

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

d'un GNIAFF

PARAISSANT LE DIMANCHE

ABONNEMENTS
France

Un an..... 6 fr.
Six mois..... 3 —
Trois mois..... 1 fr. 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
123, Rue Montmartre. 123, PARIS

ABONNEMENTS
Extérieur

Un an..... 8 fr.
Six mois..... 4 —
Trois mois..... 2 —

A QUAND LE DÉGORGEMENT

des Malfaiteurs de la *Croix* ?

ADHÉSION DE JAURÈS A LA GRÈVE GÉNÉRALE



Association de Malfaiteurs

A l'heure où je tartine, le sort de la douzaine d'onfroqués Assomptionnistes que les enjuponnés du Palais d'Injustice poursuivent, sous prétexte d'association illicite, n'est pas encore bâclé.

Une remarque : c'est épatant ce que les frocards de la *Croix* sont gras et dodus, — nous sommes à la saison où dans les campluches on saigne les cochons.

Mais, y a pas de pet ! Cette frocaille, — si grasse à lard qu'elle soit, — ne laissera pas sa couenne au Palais d'Injustice : elle s'en tira avec le tarif qu'on octroie aux poivrots, — seize francs d'amende.

C'est dire que le procès intenté à cette vermine pestilentielle est une formidable fumisterie.

Et, mille marmites, une fois de plus s'étale au grand jour la crapulerie du Code : la Loi, faible contre les puissants et les jésuites est dure et féroce aux

pauvres bougres, aux déchards, aux révoltés.

Les Assomptionnistes ont commis plus de crimes que n'ont de cheveux sur la tête Monod, Chevry, Meunier et tant d'autres qui ont été envoyés au baignoire sous l'accusation de faire partie d'une association de malfaiteurs... Quoique ça, malgré tous leurs crimes, les monstres de la *Croix* ne risquent pas d'aller se laver les pieds à Cayenne !

Ainsi va la justice bourgeoise : tortillard et aveugle ! Elle frappe les innocents et les faibles et épargne les grands coupables, les scélérats de la haute.

Quelle est donc la tête venimeuse qui a pondu les Assomptionnistes ?

L'avocat bêcheur, Bulot, a voulu dégottier leur extrait de naissance et a trouvé que cette association de malfaiteurs a éciôs vers 1820.

Inutile de chicaner ce chat-fourré sur les dates.

Mais, nom d'une pipe, ce qu'il n'a pas vu, c'est que Assomptionnistes et Jésuites c'est bonnet blanc et blanc bonnet. L'étiquette « assomptionnistes » est un nom de circonstance, comme en prennent les pauvres filles qui entrent en maison publique : elles cherchent à déguiser leur état-civil... Les Jésuites ont fait pareil !

Les Jésuites se savaient exécrés par

le populo. Ils savaient que leur nom horripilant est tellement méprisé qu'il est devenu la pire des insultes, — à tel point que quantité de bons bougres ne préféreraient recevoir un coup de pied de dans le cul que l'épithète de « jésuite ! » nez en pleine figure.

Les monstres jésuitards n'étaient pourtant pas disposés à abdiquer leur puissance malfaisante et abrutissante. Alors, ils ont pris un biais : tout en continuant à faire le mal sous leur nom maudit, ils ont fait peau neuve et se sont bombardés « Pères de l'Assomption ».

Grâce à cette transformation ils ont pu s'infiltrer et se faufiler partout, sans attirer l'attention.

Il y a à peu près une vingtaine d'années que cette abominable Association de Malfaiteurs s'est attelée carrément à la castration radicale du populo.

Comme j'ai déjà eu l'occasion de l'indiquer : la poire était mûre pour eux ! Les capitaux commencent à en revenir de leur voltairianisme de pacotille et étaient tout disposés à faire bon ménage avec une religion — quelle qu'elle fût ! — qui leur assurerait l'obéissance de leurs prolos et les éloignerait des idées de chambardement social.

Nul, mieux que les néo-jésuites — les Assomptionnistes, — ne pouvait entreprendre ce criminel turbin.

Et ces monstres-là n'ont que trop réussi.

En vingt ans, ils ont déprimé le populo, lui ont vidé la caboche et les moelles, — en ont fait une chiffe molle, incapable de rouspétance.

Les vieux révolutionnaires, qui se souviennent de « l'état d'âme » qu'avait le populo il y a vingt ans (avant que la vermine assomptionniste n'ait commencé sa sale besogne), savent qu'à l'époque la jeune génération promettait plus qu'elle n'a donné.

Autant peut s'en dire des générations qui ont suivi !

Certes, la propagande révolutionnaire a fait son trou : ils sent nombreux les gas qui en pincant pour la Sociale et qui sont impatients de culbuter la vieille guimbarde capitaliste, — mais ils ne sont pas aussi nombreux que le laissait espérer l'ardente activité des agitateurs.

La faute en est à la propagande réactive des Assomptionnistes !

Et on est arrivé au point que les curés reparaisent au grand jour, étalent leurs jupons noirs au plein soleil, ont le culot de parader dans des réunions publiques et d'y prendre la parole.

Il y a vingt ans, les bons bougres n'auraient pas enduré pareil fourbi : on était assez dessalé pour coller un pain sur la hure des frocards qui auraient eu le toupet de se mêler à la vie sociale, — c'est tout juste si on les supportait dans leurs boîtes à prières. En tous cas, ils ne devaient pas en sortir !

Depuis, y a un sacré changement. Et fichtre, m'est avis que si les néo-jésuites avaient les coudées franches pour continuer, pendant encore quelques années, leur turbin abrutisseur, la Révolution serait salement dans la panade !

Il n'y a pas à se monter le job et à s'imaginer que les malfaiteurs de la Croix se limitent à publier leurs torchons infects.

Certes, c'est là une de leurs plus importantes besognes. Mais ils ne font pas que ça !

Outre une foultitude d'associations qui forment un réseau inextricable, de manière à emberlificotter, en douceur, le plus de monde possible ;

Outre leurs escroqueries par le truc de Saint-Antoine de Padoue ;

Outre leurs accaparements de terres et de maisons ;

Outre tout ça, — et cinquante autres fourbis aussicrapuleux ! — les Assomptionnistes jouent un rôle économique qui est encore à peu près ignoré :

A Paris, et dans la banlieue de Paris, ils ont dans leur manche des gros patrons, — qui sont plus ou moins leurs prête-noms, — et où on tâche de grouper une population ouvrière assez abrutie pour obéir aux ordres des jésuites.

Tarellément, dans ces boîtes, on embauche n'importe qui, — sociaux, anarchos, etc., — seulement, ceux-ci n'y font pas de vieux os : n'y restent que les plats-cuis.

Et maintenant, qu'arrive un coup de chien favorable aux réacteurs et le patron mobilise ses ouvriers : il donne des ordres à ses contre-coups qui deviennent les sous-offis de cette armée ouvrière.

C'est quelque chose dans ce genre qui s'est produit pour la manifestation de l'avenue Wagram et pour l'enterrement de Félicie, à l'usine de Dion, à Puteaux : les prolos bonnes têtes ont été embauchés, — et ils ont marché !

Quand, dans Paris et la banlieue, il y

aura une vingtaine d'usines de cette catégorie, — avec chacune quatre ou cinq cents ouvriers, — vous verrez quelle puissance auront les jésuites.

En vingt-quatre heures, ils pourront lâcher dans la rue une armée ouvrière de plusieurs milliers d'abrutis !

Je ne fais qu'indiquer le danger, — j'aurais l'occase d'en recauser.

« Le remède ? » vont demander les bons fieux.

— Ce n'est toutre pas l'avocat bêcheur Bulot qui l'a dans son moule à gautres.

Pour ce qui est de bibi, je ne connais qu'un moyen de mater la vermine noire : C'est le dégoisement !

LA SALAISSON DES ASSOMPTIONNARDS

Comme je donne le coup de son à mes flanches, voilà qu'arrive le verdict contre les malfaiteurs de la Croix.

De la couille, comme je le prévoyais ! Setze francs d'amende... et la dissolution de la Congrégation.

Ca ne fera ni chaud ni froid ! Les chats-fourrés auraient pissé dans un violon que ce serait même blot.

Ce n'est pas un verdict de marchands d'injustice qui mettra un bouchon à la propagande masturbante des Assomptionnards.

L'UNITÉ SOCIALISTE

Adhésion de Jaurès à la grève générale

Bien des fois, ces dernières années, il m'est arrivé d'établir un distinguo considérable entre Jaurès et tels autres socialistes que l'ambition a poussés à « oublier » leurs programmes d'antan.

Jaurès, parti de l'opportunisme, a normalement évolué « en avant ». Autant ne pourrait s'en dire d'un fort demi-quarteron d'autres personnages — tels Paul Brousse, Guesde, Gabriel Deville, Vaillant, etc. — célèbres par la concurrence qu'ils ont faite aux économistes.

Il m'est même arrivé d'émettre l'opinion que, tôt ou tard, Jaurès pourrait bien continuer son évolution et, un de ces quatre matins, brisant les dernières entraves politiciennes, se proclamer carrément anarcho.

Avancer pareille hypothèse était diablement optimiste ! J'avoue qu'à l'heure actuelle je ne me fendrai pas d'une prédiction de tel calibre. Pourtant, Jaurès n'a jamais été plus proche de l'anarchie que ces jours derniers ; en effet, il vient de proclamer l'impuissance du Parlementarisme et faire appel aux syndicats en vue de la grève générale.

Seulement, Jaurès n'est plus un sous-off de l'armée socialiste que Guesde morigène à sa guise. Une brillante carrière de chef de parti lui est ouverte. Aussi, quand même il eût quelques doutes sur la valeur de l'orientat. ou qu'il va imprimer au socialisme, que, sans arrière-pensée ni malice, ces doutes s'éclipseraient sans mettre la moindre tache au tableau des triomphes qui attendent le leader du Nouveau Socialisme.

Jaurès devient le chef d'un socialisme qui va culbuter le réfrigérant marxisme : un socialisme « bon garçon », pas dogmatique pour un sou, très porté sur le légalisme et n'ayant de révolutionnaire qu'une églantine pour manifestations.

Or, voyez combien les circonstances ont des résultantes inattendues et déconcertantes : la force des choses pousse Jaurès à accentuer son révolutionnarisme, tandis que ses adversaires, les guesdistes et les blanquistes, qui se drapent dans des « principes » de première qualité, continuent à n'avoir de révolutionnaire que leurs vieux programmes électoraux.

Comme de juste, ce qui arrive est une des conséquences de la belle « union » réalisée à la salle Japy. — union qui a surtout consisté en ceci : mettre une collection de chiens et de chats dans un même panier, qui est le Comité général. Il paraît même qu'un mariote a eu l'idée géniale de secouer ferme le panier, — sous prétexte de dégager une majorité. Vous saisissez le résultat : chiens et chats ont redoublé de furie.

La nouvelle loi qui rallonge à onze heures

la journée de travail de l'enfance a été l'occasion des dernières griffades et coups de crocs échangés au Comité général.

Guesdistes et blanquistes sont contre la rallonge.

Jaurès est pour. Et il s'excuse d'être partisan de l'augmentation de la journée de travail pour les gosses, en expliquant que, depuis huit ans, les Pouvoirs Publics se jouent de la classe ouvrière, avec la loi de 1892.

Grand merci de la découverte ! Il n'y a qu'un malheur : cette constatation est rude ment tardive. Il y a belle lurette qu'avec des tas de faits à l'appui, nous avons dit pareillement et conclu à l'impuissance parlementaire, — dès qu'il s'agit d'améliorer le sort des travailleurs.

Mais, pourquoi Jaurès s'arrête-t-il à mi-chemin ? Il trouve tout simple qu'une loi reste inappliquée et ne voit pas qu'il doit en être fatalement de même de toutes les lois ouvrières.

Si Jaurès avait tenu à prouver que cette impuissance de la loi n'est qu'un fait momentané, il aurait dû nous montrer Millerand forçant les exploiters à observer la loi de 1892 et répondant aux patrons qui lui auraient servi le boniment de la différence de longueur entre la journée des enfants, des femmes et des hommes :

— Je m'en fous ! Si vous dites vrai, s'il est exact que les hommes ne peuvent pas travailler pendant douze heures, parce que les femmes et les enfants qui les aident quittent l'atelier, les uns après dix heures et les autres après onze heures de travail, tant mieux ! Vous n'avez qu'une solution pratique : égalisez la journée pour tous et alignez-vous pour que, hommes, femmes et enfants travaillent en chœur pendant dix heures seulement...

En agissant ainsi, Millerand se serait distingué de la séquelle ministérielle qui, pendant huit ans, a monté le cou aux femmes et aux enfants, en prétendant les protéger avec une loi inappliquée.

Au lieu de ça, Millerand n'a eu rien de plus pressé que d'obtempérer aux volontés capitalistes et il a tordu le cou à cette loi qui, malgré qu'elle fût restée lettre morte, effarouchait les exploiters par son existence.

Leur trac était bien superflu ! Les capitalistes n'ont rien à craindre de la Loi, ce n'est pas d'elle que viendra jamais une amélioration sociale, mais bien de la volonté des travailleurs... volonté rendue tangible par de solides triques.

Il faut nous fourrer dans la tête que les lois ne sont jamais que la mise en formules légales de faits déjà accomplis. Les Parlements (malgré qu'ils se prétendent une fabrique de lois) ne sont que des chambres d'enregistrement qui constatent les réformes réalisées par l'initiative populaire et les inscrivent dans le Code. Aussi, lorsque, par le plus grand des hasards, un Parlement accouche d'une loi qui est en avance sur « l'état d'âme » du peuple, cette loi moisit dans le Code sans qu'on ait même envie de la mettre en pratique.

Malheureusement, les politiciens n'ont garde d'expliquer aux travailleurs de quoi il retourne : ils se proclament tout puissants, et les électeurs, bons jobards, se fient à leurs élus... si bien que rien ne vient !

Si, au contraire, on savait ne devoir compter que sur soi-même sur sa propre énergie, sur ses seuls biceps, on s'alignerait autrement et on progresserait rudement plus vite.

—o—

Pour en revenir à la loi sur l'enfance, Millerand — ministre socialiste ! — a fait ce que n'avaient pas eu le toupet d'oser ses prédécesseurs : il a fichu en l'air la loi limitant à dix heures le travail des gosses. Désormais, les pauvres loupiots feront onze heures. Ça ne les changera guère... Pourtant, si ces quelques-uns qui ne faisaient que dix heures y trouvent un cheveu, — qu'ils s'en prennent à Millerand.

Il est vrai que, pour faire avaler cette pilule, Millerand l'a enveloppée de confitures : son texte de loi promet que, dans deux ans, la journée des hommes sera abaissée à onze heures, au maximum, et, dans quatre ans, la journée de travail sera égalisée de façon qu'hommes, femmes et gosses ne fassent plus que dix heures.

Cette seconde partie n'est encore qu'à l'état de projet... Tandis que, dans les rares bagnes où on respectait la loi de dix heures pour les gosses, on s'est empressé de les faire trimer une heure de plus... sinon davantage !

La faute n'en est ni à la loi, ni à Millerand... mais bien aux travailleurs qui n'ont

pas assez de tempérament pour forcer la main aux patrons.

— Avec tout cela, allez-vous demander, que devient la fameuse formule de la journée de huit heures ?
— Elle ne devient rien. Millerand s'en fout !

Ceci dit, revenons aux chichis qui ont agité — et agitent toujours — le Comité général. Il y a de furieuses prises de bec et, comme les deux camps s'équilibrent à peu près, il n'y a pas mèche qu'une majorité se dégage, assez forte pour écrabotiller la minorité.

Mercredi dernier, la discussion a duré la moitié de la nuit et s'est bouclée par deux ordres du jour qui ont réuni chacun vingt-quatre voix.

Primo, un ordre du jour Guesde-Vaillant, nouveau camouflet à Millerand... De cet ordre du jour, rien à dire (vu que le texte en est resté secret pour les profanes).

Deuxième, un ordre du jour, présenté par Jaurès, Allemane, Victor Dalle et Moreau, du Syndicat des Omnibus (un des rares syndicats qui se soient égarés dans le congrès de décembre).

Cet ordre du jour n'est pas ordinaire, — ce n'est rien moins qu'un coup de barre vers les théories anarchotes.

Voici comment y est formulée l'impuissance parlementaire :

« Considérant que l'exemple de la loi de 1892, publiquement et officiellement violée depuis huit années, démontre à la classe ouvrière que toutes les réformes législatives seront vaines si le prolétariat n'est pas assez puissamment organisé « pour en surveiller et imposer l'application. »

Mais alors, s'il faut que le prolétariat surveille et impose l'application des lois faites en sa faveur, que fiche l'Etat ?

Les enragés partisans de la conquête des Pouvoirs publics avaient, jusqu'ici, été plus roublards : ils nous avaient vanté l'inutilité des efforts directs des travailleurs et nous avaient seriné de remettre, sans crainte, la défense de nos intérêts aux mains du gouvernement.

Avec la nouvelle théorie formulée par Jaurès, il n'en va plus ainsi :

Il faut voter — comme si on avait pleine et entière confiance en l'Etat ! Et il faut aussi agir, — comme si on était convaincu de l'impuissance radicale de ce même Etat.

Tout cela est bien contradictoire. Quoique ça, il proclame ce que les anarchos ne cessent de répéter et de démontrer : à savoir que le gouvernement ne peut rien pour le Peuple et QU'ON N'A QUE LES LIBERTES QU'ON PREND.

Merci à Jaurès de se trouver d'accord avec nous... Espérons que ce ne sera pas la dernière fois !

Après cette affirmation de l'impuissance gouvernementale, l'ordre du jour en question contient un appel à la grève générale :

« Considérant que le Congrès socialiste a recommandé au prolétariat, comme un des moyens de défense et d'émancipation, l'emploi éventuel de la grève générale ;

« Considérant qu'elle ne peut être plus utilement ni plus justement employée que pour assurer la limitation légale de la journée de travail... »

« Le Comité Général,

« Prend acte, au nom du prolétariat socialiste, du vote de la Chambre, décidant dans deux et quatre années la journée de dix heures ;

« Décide que si dans les délais marqués, la journée de dix heures n'est pas effectivement appliquée pour les hommes, les femmes et les enfants, sans réduction aucune de salaires, tous les travailleurs seront invités à répondre par la suspension concertée du travail... »

« Décide en outre, qu'il y a lieu pour lui d'entrer en rapports avec les organisations économiques du prolétariat, Syndicats, Fédérations de Syndicats, Bourses du Travail, Comité de la Grève Générale, Confédération du Travail pour organiser un mouvement d'ensemble, capable de briser toutes les résistances... »

« Avant tout, une petite observation : le Comité Général déclare qu'il y a lieu, pour lui, de se mettre en rapport avec les groupements économiques qu'il énumère. Donc, il n'est pas encore en rapports avec eux ! Pourtant, les socialistes politiques nous renvoyaient avec suffisance qu'ils traînent à leur remorque les syndicats et groupements corporatifs. »

« La déclaration du Comité Général est bonne à souligner : c'est l'aveu formel que

les syndicats ne marchent pas avec les socialistes politiques.

Mais, ce qui est caractéristique et culminant, c'est cet appel formel à la Grève Générale !

C'est cette désertion du terrain parlementaire et cette affirmation que l'action directe et violente du prolétariat est seule efficace.

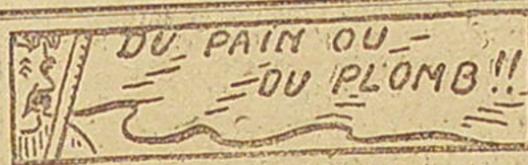
De là à abandonner complètement la tactique parlementaire, il n'y a qu'un pas à sauter — enjambée facile pour des travailleurs qui n'ont d'autre visée que la Révolution. — mais cotonneuse pour des politiciens... si socialistes qu'ils soient.

N'importe, Jaurès nous a servi un morceau de choix, — sachons lui en gré, sans arrière-pensée :

Il vient de proclamer l'impuissance parlementaire, la nécessité de l'action directe des travailleurs contre le Capital et l'utilité de la Grève Générale !

Merci à lui !

EMILE POUGET.



GRÈVE GÉNÉRALE

des

Mineurs d'Autriche

Il se mijote en Autriche, principalement dans la Bohême, une grève de mineurs qui promet.

Le mouvement a commencé il y a une quinzaine de jours, — comme commentent tous les mouvements sérieux — par une petite grève qui paraissait ne devoir être qu'un feu de paille.

Aujourd'hui, mince de développement la grève englobe quasiment presque toute la population minière d'Autriche.

La cessation de travail a commencé d'abord dans le district de Kallach, en Styrie, puis a gagné la Silésie, la Moravie, la Bohême, et, elle a tendance à devenir générale.

Le nombre des grévistes dépasse actuellement 70.000.

Les principaux patelinés où la grève est complète sont : Maerisch-Ostrau, Witkowitz, Karvin, en Silésie; Kladoro et Pilsen en Bohême.

Les proprios de ces mines sont des chameaucrates de derrière les fagots : il y a d'abord l'archiduc Frédéric, puis des princes, des comtes, et aussi un mec de la famille du roi des Grinches, un Rothschild.

Au début de la grève, ces birhes-là ont fait les farauds et n'ont pas voulu discuter avec les gueules noires.

Maintenant que les choses se gâtent, — sachant que les mineurs manquent de patience et qu'un rien peut amener un chabonais formidable, — ces chameaucrates seraient décidés à faire des concessions... raisonnables.

On sait ce qu'en vaut l'aune !

Les capitalistes autrichiens ne se distinguent pas de ceux de France, — c'est tout même racaille.

Donc, si les mineurs voulaient se laisser faire, leurs exploiters leur poseraient un riche lapin.

Mais il n'y a rien de fait ! Sans être d'une exigence intransigeante, sans aller jusqu'à vouloir mettre le grappin sur les mines et sur tout l'outillage... ce qui ne serait que reprendre ce qui leur appartient, — les mineurs sont, tout de même assez catégoriques :

Primo, ils exigent la journée de huit heures !

Ca, c'est leur point principal. Les gas faisaient dix heures, avant la grève et ils entendent n'en faire plus que huit, à la reprise du travail.

C'est plus que suffisant, nom de dieu ! Ce sera même trop, — étant donné que ce sera toujours du turbin fait au profit des capitalistes. En effet, le grand point n'est pas de travailler peu ou prou, — mais bien d'être son maître, — de tra-

vailler pour soi et non pour un patron. Quand on en sera là, la question des « trois huit » passera au second plan et l'on s'alignera surtout pour prendre possession de tout le bazar social qui est aujourd'hui accaparé par les richards.

Mais, foutre, d'ici là, il est bon de réduire le plus possible la part des exploiters, de façon à les familiariser avec l'idée que leur vie de feignantiseluxeuse et de parasitisme criminel ne durera pas à perpète.

Donc, les mineurs autrichiens ont raison de ne vouloir pas travailler plus de huit heures par jour. Et comme les gas ne sont pas des gourdes ils exigent, du même coup, une augmentation de salaires, ce en quoi ils ont bougrement raison.

Avec deux heures de travail de moins par jour, les mineurs auront davantage de loisirs, — par conséquent ils auront occasion de faire plus de dépenses qu'avant ; donc, ils doivent palper un plus haut salaire, s'ils désirent que leur sort soit un tantinet amélioré.

Vous pensez si les capitalistes font la gueule : Réduire la journée à huit heures et augmenter les salaires !... Ça leur semble le commencement de la Révolution.

Peuh, ces chameaucrates en verront bien d'autres !

La presque totalité des mineurs d'Autriche s'étant fichue en grève, une sacrée disette de houille en est la conséquence.

Déjà, plusieurs grands bagnes de métallurgie ont été obligés de chômer, faute de charbon.

Quant aux chemins de fer et aux usines à gaz, — c'est la famine à bref délai.

Mais, c'est surtout dans le populo où, étant donné le froid, le manque de charbon est le plus sensible. Il est vrai que les prolos autrichiens ont un peu plus d'astuce que leurs copains français.

Est-ce parce qu'ils ne sont pas énervés par la pratique du Suffrage universel ?

Toujours est-il que le populo autrichien ne paraît nullement disposé à se laisser geler sur place. C'est ainsi qu'à Pilsen des bons bougres ont rendu visite à des dépôts de charbon, et, sans épates, se sont approvisionnés tous en chœur.

Dans la même ville, un wagon farci de houille a été réquisitionné en pleine gare par le populo et la distribution de charbon a été faite à l'amiable et au nez de la police qui n'a pas bronché, crainte de se faire taper dans le gnias.

Comme on le voit, cette grève n'est pas ordinaire !

Elle a surtout ceci de chouette : elle est une rude leçon aux socialos de France que la politique tourneboule et qui espèrent décrocher la journée de huit heures grâce à l'intervention des Pouvoirs Publics.

En fait d'heures de travail les socialos au Pouvoir ne nous ont encore donné, — grâce à Millerand ! — que la rallonge de la journée de travail pour les gosses.

Les Autrichiens qui ne sont pas des votards et des parlementaires prouvent — en agissant, — comment on doit s'y prendre pour obtenir quelque chose des capitalistes : ils ne mendigotent rien, — ils exigent !

L'ACCAPAREMENT DU FER

« Le Bulletin de la Fédération des ouvriers métallurgistes » du mois de janvier donne quelques tuyaux sur l'accaparement du fer qui, depuis quelques années s'est manigancée en douceur, — tant et si bien qu'aujourd'hui le prix du fer est doublé.

Et il n'y a foutre pas que le fer qui soit

accaparé : pour le cuivre et d'autres métaux, c'est le même fourbi.

Il y a une quinzaine d'années on fit beaucoup de bacchanal avec le syndicat du cuivre, et Secrétan, une des grandes tripouilles de la finance, à l'époque, y laissa des plumes, — grâce à son imprudence. Mais l'accaparement du cuivre n'en continua que de plus belle ! Au contraire, les accapareurs opérèrent dès lors en toute tranquillité ; Secrétan ayant été échaudé, on s'imaginait l'accaparement enlerré, — et on les laisse tripatouiller à l'aise.

Aussi le cuivre se vend maintenant des prix fous et les bandits de la finance emplissent leurs poches.

Pour le fer, c'est même crapulerie. Voici ce qu'en dit le « Bulletin des ouvriers métallurgistes » :

Les Forges de France, en vue des travaux considérables qui devaient s'exécuter pour l'Exposition, ou à l'occasion de l'Exposition (gares de chemins de fer, Métro, etc.) un monopole en se coalisant pour faire la hausse sur le prix des fers.

Et, afin de dissimuler leur action, les intéressés ont fondé deux comptoirs qui semblent être distincts, mais qui n'en sont pas moins aux mains des mêmes individus. L'un, c'est le Comptoir des poutrelles et des fers à T. L'autre, celui des fers plats et des tôles. Ils dominent d'une manière absolue le marché français, et les industriels sont obligés de subir leurs exigences.

En 1897, le prix des fers au coke était de 14 francs les cent kilos. Ce prix a été en augmentant jusqu'au commencement de 1899. Mais c'est ici que la hausse devient rapide : En février 1899, le prix atteignait 18 francs, au mois d'avril, 20 francs, en septembre, 26 francs, et enfin, en novembre, 29 francs les cent kilos.

Et comme il n'y avait pas à compter sur la moindre répression contre cette nouvelle féodalité, rien ne nous fait espérer la fin de cette scandaleuse progression.

Il y a quelque dix ans, les fers au coke pour le bâtiment valaient 11 et 12 fr. les cent kilos. Admettons une petite hausse sur les coques, et une très petite sur les salaires, et encore pas générale, il n'en reste pas moins une marge énorme, puisqu'elle atteint cent pour cent de bénéfices indus prélevés sur l'Etat et les consommateurs.

Oh ! si les mineurs, si les métallurgistes ne se trouvent pas satisfaits, et qu'ils essaient de se mettre en grève pour demander qu'une part de ces bénéfices scandaleux qu'ils ont seuls produits, leur revienne, le Gouvernement trouvera vite des prétextes et des lois, pour envoyer ses soldats. Il les logera dans l'usine comme au Creusot, et les officiers chez les patrons.

Et si les hauts barons de la Métallurgie l'exigent, un ministre se déplacera, se rendra sur les lieux, entendra patrons et ouvriers, et renouvellera la fameuse fumisterie du Creusot. On pourra l'appeler encore ; l'arbitrage gouvernemental, personne n'y croira plus.....

Ainsi, de 12 francs les cent kilos que valaient il y a dix ans, les fers au coke, ils sont montés en novembre 1899 à 29 francs les 100 kilos.

Ils ont donc plus que doublé !

Soixante quinze pour cent d'augmentation... C'est fantastique, nom de Dieu !

A une pareille hausse il n'y a pas d'explication normale. Rien, ni le charbon, ni le minerai, — et surtout pas les salaires des turbineurs ! — rien n'a augmenté dans des proportions assez farineuses pour légitimer une telle cherché.

Il n'y a qu'une explication, — et c'est la vraie : il s'est formé entre une bande de crapulards de la haute, — dont le despote Schneider fait partie ! — une association de malfaiteurs pour faire monter le prix des fers. Turllement, cette association de malfaiteurs a eu soin de graisser la patte aux plus influents de la gouvernance, ce qui leur a permis de manœuvrer sans encombre.

Il y a dans le Code une loi contre les accapareurs ; mais comme les accapareurs sont toujours des gros richards la loi reste inappliquée.

D'ailleurs, il n'y a pas même que l'E-

tat s'avise de chercher pouille aux accapareurs, — s'il se mettait sur ce pied, il faudrait qu'il envoie tous les richards au bagne.

Or, pour ça, y a rien de fait.

Il faudra donc que les bons bougres pâtissent des scélératesses des accapareurs, — et cela jusqu'au jour où, ayant soupé d'être écorchés vifs, ils s'aviseront d'opérer eux-mêmes et de pratiquer, sans phrases, le dégoût des sangsucs capitalistes.

REFLECS D'UN PUROTIN

A un conserit

Ah ben, mon vieux, c'en est d'un autre, On croirait être en carnaval, T'es déguisé comme un cheval De picador. Ben, mon apôtre ! Serais-tu maboul par hasard, Pour trimballer pareil basard ?

Nom d'un chien ! t'as l'air bien en joie. Tu dis, hein ? Le tirage au sort... C'est donc pour ça, pétard de sort ! Que t'as mis des rubans en soie, Et qu'afin de bien rigoler, Tu boiras jusqu'à dégueuler...

Laisse-là ces jean-foutreries : Reviens, mon gars, à la raison ; Retourne vite à ta maison : Il te faut fuir ces saouleries. Ignorez-tu ce qui t'attend, En caserne, dans quelque temps ?

Ecoute-moi, je vais te dire : Quand tu seras au régiment, T'en auras de l'enfermement. Sans que tu puisses rien leur dire, Les gradés te housculeront. Te bêcheront, t'engueuleront.

Tous les jours t'auras l'exercice ; Marcher, tourner, gesticuler, Jusqu'à t'en désarticuler. Tu toucheras quel bénéfice, Du prêt ; hein ? C'est-il pas girond De trimer ainsi pour... un rond !

Parfois, on te fera des contes Sur : Honneur, Patrie et Drapeau. Pour ça, tu dois risquer ta peau, Te peau de gueux qui pour peu compte, Hâir les Anglais, les Pruscos, Les Chinois et les méricauds.

Puis, si des turbineurs font grève, Contre eux bien vite on t'enverra. Sur tes frangins on te verra Marcher d'autor ; c'est pas un rêve. S'ils rouspètent, sans sourcilier Il te faudra les fusiller.

Tout ça, mon gars, c'est pas des craques, Ni des contes à dormir debout ; Va, mon vieux, tu n'es pas au bout... — Gare à Biribi, aux matraques. Tu sais, maintenant réfléchis, Et ne sois pas un avachi.

NOEL PARIA.



Les Tôleurs de chez Niclaussé

Les bons bougres de grévistes de la rue des Ardeuses ont pu s'apercevoir samedi dernier qu'il n'y a pas qu'en province que la gouvernance met ses souteneurs, — sergots, pandores et troubades — au service du capital contre les prolos.

A Paris, c'est kif-kif bourriquot !

Les grévistes avaient chacun reçu une convocation du singe pour passer à la caisse où devaient leur être abolés les monacos qui leur étaient encore dus. Les gas ont voulu s'amener tous en chœur ; mais à la porte du bague ils ont trouvé la police et il leur fut dit qu'ils n'entreraient que dix par dix.

A la caisse, ça a été une bien autre histoire ! C'est le chef des sergots, l'officier de paix, qui faisait fonctions de caissier.

— C'est à moi que désormais vous aurez à faire ! ronchonnait-il aux grévistes.

Turllement, ce fourbi crapuleux avait été manigancé pour intimider les gas : contro la remise du salaire de chacun on exigeait sa signature. — c'est-à-dire l'abandon de tous ses droits.

Ca n'a pas pris !

Les grévistes se sont tassés dans une cour de l'usine, malgré la pluie qui tombait comme vache qui pisse, semblait être du bord des patrons, — et ils ont protesté contre le coup d'assommoir tiré de longueur par les patrons et la rousse.

Les serruriers d'Escarbotin

La grève continue dare-dare ! Le sac à mis-toutte — principale cause de la grève, — a disparu ; on ne sait où il est allé. Quoique ça, le travail n'a pas repris.

La patronne du bague, la veuve Des-cayeux, n'avait-elle pas eu le toupet de faire un triage parmi les grévistes et de refuser d'en prendre une vingtaine, — les plus énergiques naturellement !

Les grévistes l'ont envoyé pondre et lui ont répliqué : « Tous ou aucun ! »

Dans son intérêt, la toupie fera aussi bien de mettre les pouces, — il est mauvais de se trop se fiche de la fiolle des travailleurs !

D'ailleurs l'agitation gagne les autres fabriques et si la guenon ne cède pas rapidement, la grève va faire tâche d'huile.

Au surplus, la petite manifestation de dimanche, — avec, pour hors-d'œuvre, grand abatage de vitrines et de carreaux, — prouve que les turbineurs sont à bout de patience !

Les Tisseurs de Saint-Etienne

Si ces bougres-là ne sont pas guéris pour toujours de la manie d'être calmes et inodores, c'est qu'ils sont durs à la détente nom de dieu !

Les pourparlers entre les grévistes et les exploités ont été repris et abandonnés trois ou quatre fois, — toujours les exploités ayant cherché à prendre les prolos dans un traquenard.

Il n'y a pas eu même d'obtenir de ces galeux la promesse formelle de payer la « mise en train ».

Devant tant de mauvais vouloir les grévistes, réunis au Prado et à la Bourse du Travail ont pris l'engagement de ne travailler que pour les maisons qui auront accepté toutes leurs revendications.

C'est le coup du boycottage !

Comme un certain nombre de fabricants ont accepté ces conditions, les autres vont être fichés à l'index.

Les Tisseurs de Reims

Il y a grève dans quelques bagnes de Reims, — et il se pourrait que la cessation de travail se généralise et gagne toutes les usines.

La grève a commencé à la filature des Capucins où les prolos ont demandé 20 pour cent d'augmentation, les singes ne voulant accorder que 12 pour cent les bons bougres et les bonnes bougresses, au nombre de 450 ont vidé le bague.

Ensuite, ça été le tour des 350 exploités du bague Manteau.

Et maintenant, toutes les usines sont menacées ; certains patrons ont déjà cédé tandis que d'autres, voulant faire les farauds, menacent de fermer leur bolte.

Ce qui est rupinoskoff, c'est l'absence de tout élément politique, dans ce mouvement ; aussi les grévistes font preuve de rudement d'énergie et font leurs affaires eux-mêmes.

Le canard local du député socialo ne s'emballé pas pour la grève, — il sent que ce n'est pas ses oignons ! Par exemple, quand viendra l'heure des élections, les politicards se décarcasseront davantage ; ils s'amèneront aux réunions et ils chialeront sur le triste sort des travailleurs, se proclamant leurs meilleurs défenseurs.

Et il n'y aura qu'à envoyer ces menteurs de cous aux pelotes !

Les drapiers de Vienné

A peine la grève du bague Pascal-Valluit était-elle terminée que les prolos de l'usine Bouvier frères se fichaient en grève.

Ici encore, les politicards ont remporté une veste : à leur grande surprise, les pisse-froid qui venaient essayer d'embarlificoter les grévistes, — comme ils le firent pour ceux de chez Pascal-Valluit, — n'ont pas été reçus à la réunion de grévistes ; ils se sont cassé le nez contre la porte que les bons bougres n'ont pas voulu leur ouvrir.

Le PÈRE PEINARD est mis en vente :

A PARIS : Tous les jeudis matin, — par l'intermédiaire des porteurs du Petit Parisien.

EN PROVINCE : Le vendredi et les expéditions sont faites par les Messageries Hachette et C.

Babillarde d'un Campiuchard

ANGLAIS ET BOERS

« Quoi donc qui débrouillait, ce vieux frigou de Cepépore, ce matin à la sortie de la grand'messe? Il paraissait que le général anglais Buller serait franchi la Tugela et que les bons bougres de Boers ne laisseraient plus de brisanes à ses trousses? Dommage! Car, quoi de plus rigolo que le récit des talouilles encaissées par les Englishmen? »

« C'est-il ce grand animal de Falourd qui s'exclamait de la sorte, dimanche à la veille, chez l'ami Pichevin, où se rencontrait une quinzaine de copains, en train de croquer des châtaignes rôties, amplement arrosées d'un vin blanc guilleret. »

« J'avoue qu'ça me fit roger, car c'est pas sur ce terrain que pour sûr, j'aurais amené la causelle. »

« A mon avis on fait un peu trop de chichis, dans les canards bourgeois, à cause de cette putalnerie de guerre. Et les prolos bonnes têtes, ont le sacré tort d'embolter le pas aux chieurs d'encre qui, en beaux jean-foutre, ont l'air de se passionner pour le conflit boer, autant qu'ils sont indifférents pour la Guerre Sociale qui, aux quatre coins de la boule ronde, mijotte sous la rendre. »

« Oui, foutre! ces riches aligneurs de phrases et bons noircisseurs de papier, impliment les colonnes entières de leurs brochons (où une truie ne reconnaîtrait pas ses petits) d'histoires sur Ladysmith, Johannesburg, Gatacre... tout le diable et son train! Tandis qu'il vous racontent en cinq sec, les hostilités entre travailleurs et capitalistes qui se font au Creusot, dans le Doubs, à St-Etienne et ailleurs. »

« Ils sont plus! Ils appuient sur la chantedelle quand il y a une malpropreté à commettre. »

« N'ont-ils pas renchéri sur la cochonnerie des socialistes à la manqué qui, pour éviter des ennuis à leur copain Millerand, ont lâchement renié les bons fleurs de St-Etienne dont le biceps vigoureux ou seuls décidés de la victoire des mineurs? Ils ont colporté, à l'adresse de ces gas l'histoire calomnieuse d'agents provocateurs, de nationalistes... La saloperie n'est pas nouvelle! Déjà, après Palikao, Gambetta traitait d'épiques prussiens Fide et ses copains Blanquistes qui, par le coup de main de La Villette, avaient tenté de foutre en l'air Badingue. »

« Il n'y a pas à s'épater de la chose! C'est tout ce qu'on pouvait attendre des pis-efroid investisseurs et exploiters de la colossale bourde qui présentait Gamelle comme subventionnant les syndicats et poussant à la Grève Générale. Histoire grotesque qui n'en a pas moins eu pour résultat, d'enrayer le mouvement ouvrier de septembre dernier. »

« Mais, revenons à nos moutons, c'est à dire aux Anglais et aux Boers qui — pour le quart d'heure, et par la faute de leurs nonn de dieu de pasteurs — sont un brin transformés en loups. »

« Je répondis à l'interpellation de Falourd que pour ce qui est du passage de la Tugela, ignore si Buller est en deça ou en delà, mais que s'ils m'en croyaient les anglais les aient bien de rappliquer sur les bords de la Tamise et les Boers d'aller engranger leur récolte qui, paraît-il, se perd sur pied. »

« Hein, ma vieille branche de Falourd, que j'ajoutai, je vais encore te paraitre phénoménal en ne me laissant pas aller au courant et en ne criant pas « mort aux anglais! » gueulerie qui deviendrait vite de saison, comme l'était hier le cri de « mort aux Juifs! » si on s'en laissait conter en douceur par les bandits nationalistes. »

« Le fait est, m'observa Falourd, que tu ne vois pas grand monde du bord des anglais et que, lorsque les journaux annoncent qu'on leur a frictionné les côtes, ils ne sont guère plaints. »

« Pour sûr! Et chez nous les prolos ça part d'un bon sentiment. On ne peut pas approuver l'invasion anglaise et toutes les raisons de Chamberlain et de sa clique ne peuvent que nous rappeler la fable gentille du vieux Lafontaine, « le Loup et l'Agneau. »

« Mais les odieux birbes, agresseurs de la Tunisie, du Tonkin, du Dahomey, de Madagascar n'ont que le droit de se taire et toutes leurs lamentations sont lamentations de voleurs jaloux d'un voleur plus bidard qu'eux-mêmes. »

« Le malheur c'est qu'anglais et hollandais ont depuis des siècles vécu côte à

côte sans s'entre-tuer et se fonder. Grâce à ce contre-temps les capitalistes anglais et autres parviennent à les faire s'entre-déchirer. »

« Car, foutre, ça se voit clair comme le jour la cause, la raison d'être de cette guerre: on se bat sur le tas, au milieu des mines d'or. »

« Et ici permettez-moi de jaspiner selon mon sentiment, dût cette vieille savale de Rochefort m'accuser de palper de l'or anglais, comme il en fut accusé lui-même par ses amis Déroulède et Milleroye, à un moment où il ne pensait plus à aller à l'ambassade anglaise se payer sur la sale pesu du lord ambassadeur de l'assassinat d'Olivier Pain. »

« Le père Barbassou recevait une lettre chargée de la vénérable soulette Victoria et palpat de la galette pour sa collaboration au caneton du galail, mince ds luxe, mille dieux! »

« Sans autre préambule, je dis que je suis tout à la fois avec les Anglais et avec les Boers. »

« Ça te paraît paradoxal, hein, Falourd, et ça t'en bouche un coin, donc suis mon explication avec un peu d'attention. »

« La cause de la guerre est cet or mandil, cause du reste de toutes les misères, de toutes les guerres, de tous les crimes qui désolent notre pauvre humanité. Depuis la découverte des mines d'or des foppées de mistouffiers ont sordé là-bas et aux vieilles hostilités entre anglais et hollandais qui étaient pour s'éteindre, s'est ajouté un nouvel élément de mésintelligence et de discorde. »

« Les Boers qui faute de pognon, avaient laissé les capitalistes d'un peu partout s'emparer des mines d'or, ont regardé d'un mauvais œil ces nouveaux venus et montré que s'ils n'étaient pas grands capitalistes ils ne seraient pas fâchés de le devenir; les « uitlanders » ainsi s'appellent en leur jargon les nouveaux venus, ont été exploités grande largeur, volés comme dans un bois, — tout, dans ce pays de l'or, s'est vendu à feu d'argent et des impôts pas piqués des vers, sont tombés sur la coloquinte des immigrants européens. »

« De là à se regarder en chiens de falence avec les gas du pays il n'y avait qu'un pas. Et il a été vivement fait! Paysans et étrangers se sont montré le poing. — Quelque chose mais plus en grand, comme les bisbilles des pétroleux et des cheminots qui parfois tournent à l'aigre dans les patelines où se fabrique un chemin de fer nouveau. »

« Les dirigeants anglais, les « jingoistes » comme s'appellent les déroulédards d'Angleterre poussaient ferme à la roue pour que leur gouvernance fiche le grappin sur le Transvaal. »

« Pensez-donc, en plus des mines d'or, il y a le grand chemin de fer de Cecil Rhodes « le Napoléon du Cap » qui doit se dérouler d'Alexandrie à Capetown. Or, sans le Transvaal aux pattes des Anglais, y a pas mèche de faire aboutir à Capetown ce bon dieu de chemin de fer. Adieu, les chouettes dividendes rêvés par cette canaille de Rhodes et ce filou de Chamberlain, en compagnie d'une charibotée de lords et d'esquifes de toute couleur et de tout acabit. »

« C'est alors que fut tentée, avec la galette et la complicité de Rhodes, l'aventure du Garibaldi à rebours, Jameson, qui — en deux temps et trois mouvements — devait escamoter le Transvaal, mais qui réussit tout juste à se faire escamoter lui-même. »

« Depuis, dûment avertis, les Boers se tenaient sur le qui-vive! »

« Comme la population anglaise et étrangère arrive à peu près à balancer la population boer, les anglais espéraient un autre fourbi: donner l'électorat aux « uitlanders » c'était s'assurer sans trop de risques l'hégémonie au Transvaal. Mais les dirigeants boers n'ont rien voulu savoir et ont envoyé dinguer les diplomates de la Couine. »

« On s'est ce qui s'en est suivi. Les Boers qui n'ont pas passé par la caserne, — mais qui ont chez eux un bon flingot et qui n'ont pas à leur tête des Bazaine, des Lebœuf, des Mercier, des Pellieux et des Boisdesire, — mais qui défendent (ou croient défendre) leur patrimoine, ont tenu tête aux soldats professionnels, et tapé dur, nom d'une pipe! »

« Et la sympathie des bons fleurs ne leur a pas fait défaut! Mais, fichtre, de là à partir en guerre contre l'Angleterre, ainsi que le voudraient les gredins nationalistes, il y a de la marge, mille marmites! »

« Laissons ces saligauds de déroulédards rêver d'un nouveau camp de Boulogne,

d'un nouveau blocus continental. Qu'ils partent à leur aise de voir r. Fashoda, Jeanne Duro et l'Osire de Corse et dirons leur « Zut! » — et un peu plus g. s. s'ils insistent. »

« N'oublions pas que l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes et que cette émancipation ne sera possible que par l'entente internationale des travailleurs de tous les pays. »

« N'oublions pas non plus que, dans ce concert international, l'Anglais aura une voix autrement prépondérante que le paysan Boer, si sympathique soit-il... Anglisme, Allemands, Français ne décideront-ils pas du succès de la Sociale? »

« Sur ce, les amis, on va lamper une verre à la santé des Boers, des Anglais, à la paix prochaine, au triomphe du parti afrikander, aux Etats-Unis de l'Afrique du Sud... car alors, la question se posera sur son vrai terrain: à la suite guerre de races succèdera — comme en Europe — la lutte des classes: Afrikander ou Anglais le capital sera l'ennemi! »

« Buons surtout à l'entente avec les turbiniers anglais, alboches et autres, quitant défrise nos patriotards... Et allons nous coucher, car il se fait tard, et ma babillarde destinée du Père Peinard sera bougrement longue. »

LE PÈRE BARBASSOU.

PRIMES ÉPOILANTES

AUX ABONNÉS DU

Père Peinard

Le « PÈRE PEINARD » s'est aligné pour distribuer à ses abonnés des primes qui ne sont foutre pas ordinaires:

DES RÉVEILS-MATIN ET DES MONTRES!

Pourquoi pas? En attendant que sonne le réveil social il n'est pas inutile de savoir l'heure que marquent les cadrans capitalistes: ne serait-ce que pour arriver au bain au bon moment, afin de se garer des garces d'amendes, et aussi pour en sortir à l'heure et éviter de faire du rabiote au bénéfice du singe.

Or donc, à tout souscripteur d'un abonnement d'un an, il sera fait cadeau,

AU GRAND ŒIL

contre le versement des six francs de l'abonnement, d'un

RÉVEIL-MATIN

très chouette, tout nichelé, largeur 13 cent., hauteur 13 cent., marchant dans tous les sens pendant 30 heures.

Pour recevoir franco de port, dans une boîte, soigneusement emballée, je Réveil-Matin du PÈRE PEINARD, ajouter 1 franc au prix de l'abonnement.

Les souscripteurs que le Réveil-Matin n'aguichera pas, pourront pour

DEUX FRANCS

ajoutés au prix de l'abonnement (soit en tout 8 francs), s'offrir une

MONTRE A REMONTOIR

pour homme, boîte nickel, mouvement à cylindre, ou bien une

MONTRE DE GENÈVE

pour dame, à clé, huile rubis, mouvement à cylindre, métal simili-argent.

Pour recevoir franco de port, soigneusement emballée, la Montre du PÈRE PEINARD, ajouter un supplément de 50 centimes.

EN BANLIEUE

SAINT-DENIS

BISBILLES D'UNIONISTES. — Pas plus à Saint-Denis qu'ailleurs « l'Union socialiste » n'a amené la pacification.

S'il n'y avait pas les élections municipales tout proche, en mai, peut-être l'accord se ferait-il; mais l'envie de décrocher la timballe rend les uns et les autres rudement pointilleux.

Après le congrès de décembre, les socialistes dionysiens, qui sont de trois sortes (allemanistes, blanquistes et indépendants) jurèrent sur l'assiette au beurre union éternelle et indissoluble.

Je t'en fous! Au bout de quelques jours les chichis recommençaient entre les deux clans qui prétendent, chacun suivre la bonne voie et être chacun en complet accord avec les décisions du congrès: les blanquistes sont d'un côté et les allemanistes de l'autre; quand aux indépendants qui, aux dernières élections avaient fait la force des blanquistes, ils viennent de se mettre avec les allemanistes.

Alors, tout le monde s'est foutu en campagne! Les blanquistes se sont décarcassés pour organiser des groupes (composés d'au moins deux adhérents) dans les différents quartiers de Saint-Denis. De leur côté, les allemanistes et les indépendants n'ont pas perdu leur temps et ils ont manœuvré pour dégouter des recrues.

Donc, à la foire électorale de mai, on va rire! Ce sera une drôle d'Union!

Le plus malheureux de l'affaire, c'est que ces bougres-là trouveront des bougres assez poires pour couper dans le pain.

Et dire que c'est l'ambition qui engendre toutes ces manigances! S'il n'y avait pas cette pomme de discorde de la votallerie, les socialistes seraient tous frangins, — et on se décarcasserait pour activer l'heure du chambardement général.

PETITE GUERRE. — Il y a beaucoup de troubades à Saint-Denis..., parce qu'il y a beaucoup de prolos, — ce qui fait que les capitalistes peuvent exploiter sans vergogne leurs turbinateurs, sûrs d'avoir, en quelques minutes, à leur service, le nombre de baïonnettes qui pourraient leur être utiles pour calmer les humeurs rouspéteuses de leurs esclaves.

Et les troubades font le jeu des exploités! Ces couillons là ne se rendent pas compte qu'ils sont eux-mêmes des prolos et qu'une fois leur temps d'encasement terminé ils se trouveront sous la coupe des patrons, kif-kif les frères et amis! Et parce qu'ils sont engoncés dans une capote de lignard, ils se croient des montardiens du pape et se figurent être supérieurs aux pékins.

Les galounards ont d'ailleurs la roublardise d'exciter l'orgueil de ces pauvres benêts et leur apprennent à considérer la population civile comme « l'ennemi ».

Aussi dès que les truffards ont un coup de sirop dans le nez ils ne se gênent pas pour parler en guerre contre les pékins.

C'est encore arrivé dimanche soir: un lignard du 128^e a administré un coup de baïonnette à un prolo âgé de vingt ans, qui a été salement atligé.

Le prolo est à l'hospice et le troubade à la (ble où l'attend le conseil de guerre, — qui ne lui fera pas de bobo s'il a le nez creux.

Le troubade n'aura qu'à expliquer à ses juges que, grâce à la cuite qui lui avait fait perdre le nord, il se croyait en passe de reconquérir l'Alsace et la Lorraine...

Et si ce boniment ne suffisait pas à amollir les juges, l'accusé n'aurait qu'à ajouter:

« Je suis soldat et si on m'a donné une baïonnette c'est pour respecter « l'honneur » militaire... je n'y ai pas raté: le pékin que j'ai lardé était un sale cosmopolite... »

Du coup, ce serait l'acquiescement avec félicitations à la clé!

INTOLÉRANCE GUESDISTE

Samedi, à Vienne, avait lieu une conférence publique — et prétendue contradictoire, — au Cercle progressif des travailleurs. Guesde et Zévaès étaient les conférenciers.

Après le jaspinage du teigneux Zévaès, le camarade Buraud demande la parole; il comptait d'ailleurs plus parler que la réunion était annoncée « contradictoire ».

Je t'en fous! La parole fut refusée au co-

pain et comme cette intolérance entraîna des protestations. Il s'ensuivit une petite bagarre et un échange de coups de poing.

Les guesdistes n'en font jamais d'autres: c'est les birbes les plus atrabilaires qu'on puisse imaginer.

Il y a près de vingt ans que Clovis Hugues baptisait Guesde « un Torquemada en lorgnon », — ces façons d'opérer ne datent pas donc d'hier.

Seulement, les copains de Vienne ne l'entendent pas de cette oreille: ils prétendent pouvoir mettre leur grain de sel dans une réunion annoncée contradictoire et ils ont l'intention — malgré toutes les précautions inquisitoriales, — de causer dans les prochaines réunions qu'organiseront ces intolérants.

Que si ces types ne veulent pas de contradiction, que Guesde fasse comme les dérouléards qu'il organise des réunions privées où il tiendra seul le crachoir.

Mais, en réunion publique, les copains entendent le réfuter, — lui et son caniche.

Tous deux ont donc bien le trac de l'argumentation anarchiste puisque, pour n'avoir pas à y répondre, ils l'empêchent de se produire?

Quand on est révolutionnaire et qu'on est réellement un homme de liberté on opère autrement!



A L'Abattoir!

TRELAZÉ. — Il n'y a pas encore d'abattoir pour prolos fourbus, sans quoi on y aurait expédié le père Légulloux.

Le pauvre gas a travaillé vingt-huit ans comme mineur, au service de la société des ardoisières d'Angers-Trelazé. Depuis 1872 il trimait au fond des carrières pour extraire le schiste qu'on débite en ardoises.

Il a aujourd'hui cinquante-six ans et sa carcasse étant archi-usée, ses exploités ne veulent plus de lui: il a donc été fichu à la rue, sans pain, sans rien!

Le père Légulloux est un breton qui ne sait ni lire ni écrire et qui est par conséquent sans défense aucune.

En lui refusant du travail, les exploités qui lui ont pris sa jeunesse l'ont condamné à mort.

Petite concession

CARMAUX. — Les mineurs de Carmaux réclamaient une augmentation. La Compagnie aurait bien voulu refuser, mais elle n'a pas osé: elle vient donc de déclarer que du 1^{er} février 1900 au 1^{er} janvier 1901 elle consent à allouer une petite augmentation sous forme de prime, de 7 pour cent.

C'est maigre, nom de dieu! Les mineurs s'en contenteront-ils?

Sale cochon!

GOURNAY. — Un salaud, Georges V..., âgé de 25 ans, a commis des attentats à la pudeur sur cinq filles âgées de 6 ans, 8 ans, 8 ans 1/2, 11 ans, 13 ans 1/2 et un petit garçon de 12 ans 1/2.

Le canard du bouffe-galette clérical Bouctot, prétend que le dit salopard est un « journalier ».

C'est un truc pour faire croire que ce porc est un prolo.

N'y a-t-il donc pas des hommes qui sentent les cloches à l'église ou qui creusent les fosses et qui sont payés à la « journée ».

Tous ces jésuites ont des manières à eux de tourner les difficultés et les petits garçons!

Famille Bignon

EU. — Charles Bignon, maire d'Abbeville est candidat sénatorial dans la Somme.

Paul, maire d'Eu, a tiré à la courte paille avec le marchand de fromjis, pour savoir lequel des deux se présenterait le premier dans la Seine-Inférieure.

Le sort a favorisé le Gervais du Petit Suisse.

A la prochaine, ce sera le tour de Paul Bignon.

Dimanche, quand les bons bougres dégusteront le canard du vieux gnialf, les délégués sénatoriaux se prononceront sur les vices ambitieux de Bignon.

Espérons que ça sera une belle pelle!

Ce n'est pas que tel ou tel soit meilleur

qu'un Bignon, — on sait bien qu'un sénateur c'est un cornichon dans un bocal, et rien de plus, — mais les Bignon sont tellement encombrants qu'un lessivage ne sera pas du luxe.

D'ailleurs, on en recausera et on expliquera toutes les manigances du fleu Paul, le maire d'Eu, dans le but de satisfaire son incroyable ambition.

Charbon anglais

DIEPPE. — A Dieppe, le charbon qui débarque d'Angleterre vaut 55 fr. la tonne.

Au Tréport il se vend 49 francs.

Les chameaux de Dieppe ont fait la hausse et ils barbotent, par tonne, six francs de plus que leurs copains du Tréport.

Parmi eux on compte des cléricaux. Leur charité chrétienne pourrait-elle expliquer pourquoi le même charbon coûte six francs de moins au Tréport?

Un mot des pauvres bougres qui cassent la houille:

Elles reçoivent deux ronds pour une corbeille contenant 5 kilos. En se croyant au travail, une femme fait dix à onze corbeilles par jour, — soit un salaire de vingt à vingt deux sous par jour, sur lesquels l'exploiteur retient deux sous pour l'assurance.

Or, les ouvrières sont assez souvent blessées et aucune d'elles ne se souvient d'avoir reçu la moindre indemnité.

Ces salopards d'exploiteurs sont les mêmes, toujours et partout!

Pendant le repas de midi, les contre-vaches fouillent dans les corbeilles et retiennent du charbon cassé afin de rogner sur le salaire des turbineuses.

Par contre, ils en reportent dans les corbeilles de celles qui se laissent peloter.

Toujours la même binaise pour le travail des femmes!

« Laisse-toi faire ou tu crèvera de faim. »

Turellement, ce vol de boulet ne s'accomplit pas sans protestations alors on répond aux pauvres bougres:

« En y'a du bruit pour quelques morceaux de charbon! tu feras le « trottoir » une heure de plus, i n'y paraîtra pas! »

Cela se passe dans les maisons de dévôts, de cléricochons bondieusards!

Le graphophone à l'église

LA BELLIOLE est un petit patelin qui perche tout au fond des bois, dans le département de l'Yonne et, comme dans une foultitude d'autres rous, le populo a les lucarnes farcies de bouze de vacca.

La semaine dernière, en l'honneur de la fête dite de « l'Adoration perpétuelle », le raticchon avait bâclé une messe le matin et une paire de vêpres le soir.

Pour mieux attirer ses ouailles, le frocard — qui est aussi mariole que son copain de l'église Eustache, — avait installé un graphophone qui débitait ses airs pendant les entr'actes. Grâce à cette binaise, tout le populo de la commune — sauf une vingtaine de gas dessalés, — assistait à cette représentation abrutissante.

La comédie terminée, une fois le public parti, le raticchon, une dizaine de ses confrères et les mecs huppés de l'endroit, allèrent se bourrer le fanal avec le pognon de la quête.

Et dire que de pareilles imbécillités se passent dans un département réputé pour être le plus déclassé de France!

Comment sont les autres, nom de dieu!

Frasques de sergots

BOULOGNE-SUR-MER. — Les flicards de ce patelin ne valent pas mieux que partout.

Il y a quelques jours, l'un de ces animaux sautait sur un pauvre loupot de sept à huit ans, qui glanait des débris de charbon sur les quais et, sous prétexte que le gosse pouvait avoir volé les quelques kilos de charbon qu'il trimballait, d'une bourrade, la brute sergocratique flanquait à terre la provision du pauvre, — et, qui plus est, lui crevait son sac.

Le gosse jurait ses grands dieux qu'il s'était borné à ramasser le charbon tombé des wagons, — mais le flic, teigneux, ne voulait rien entendre.

Et les yeux gros de larmes, de ses menottes bleues de froid, le pauvre petiot ramassait sa provision de charbon éparpillée par le maudit sergot. Sur ses entrefaites, survint un commissaire de police, — et il donna raison au flicard!

« Vous allez suivre ce vaurien à sa maison! » ordonna-t-il à deux flics.

Le populo s'était attroupe et il s'indi-

gnait au spectacle de la vacherie de ce quart-d'œil et des sergots.

Mais voilà, l'uniforme est un talisman tellement protecteur, que le casaque de cette engence n'a pas été épousseté!

Par exemple, si un salaud, — frusqué comme tout un chacun, — avait osé pareilles vilénies contre un gosse, le populo présent l'aurait passé à tabac dans les grandes largeurs.

Cette crapulerie de la ficaille boulonnaise n'est d'ailleurs pas exceptionnelle, voici du même tonneau :

Il y a quelque temps, un gamin de 16 ans qui ramassait sur le quai deux harengs tombés d'une voiture, était arquépincé sur le fait et trimballé en police correctionnelle, où les marchands d'injustice lui administraient quinze jours de prison.

Où, nom de Dieu! quinze jours de prison, pour avoir ramassé deux harengs sur le quai!

Par contre tous les bandits de la haute, qui chapardent des millions et font les cent coups, circulent sans encombre. La police leur lèche les doigts de pied et leur reconnaît le droit de barboter, d'accaparer, d'assassiner!



ESPAGNE

Contre les impôts. — La gouvernance espagnole n'a pas fini de rire : le populo se fait tirer l'oreille, de plus en plus, pour cracher les impôts.

Dans quantité de villes il se forme des comités de résistance pour emmancher la grève des impôts, — et on va même plus loin, en certains patelins.

Ainsi, à Jumilla, le conseil municipal (ou ce qui en tient lieu) a eu la crapuleuse intention de coller une rallonge aux impôts municipaux. Les bons bougres de l'endroit y ont trouvé un sacré cheveu et, sans barguigner, ils ont été faire du chahut devant la mairie et l'ont bombardée à coups de pierres.

Sur ce, les pandores se sont amenés, mais ils ont trouvé à qui parler! On s'est un beau carardé à coups de revolver et l'administration municipale a dû promettre de revenir sur ses décisions.

—o—

Les martyrs de Montjuich. — Si le populo inconscient groume contre la lourdeur des impôts, les gas d'attaque sont furieux du long supplice infligé aux innocents arrêtés à Barcelone et qui, après avoir été torturés par les inquisiteurs modernes ont été condamnés par les galonnards et moisissent dans les bagnes africains ou les cachots de Montjuich..., quoique (ou parce que!) innocents.

La gouvernance, sentant que le moment est venu de faire des concessions vient, à propos de la fête du roitelet, qui a eu lieu ces jours-ci, de faire annoncer une amnistie qui s'étendrait aux anarchistes de Barcelone. Tant mieux, si c'est vrai!

Mais, foutre, cette charogne de gouvernante espagnole est si imbibée de jésuitisme et a le mensonge si facile qu'il n'y a pas grands fonds à faire sur ses promesses.

Tant que les victimes innocentes ne seront pas rendues à la liberté, le doute est de saison.

HOLLANDE

Les manifestations continuent! — Les manifestations d'ouvriers sans travail continuent à Amsterdam, mais les politiciens cherchent à les canaliser : on organise des mendigotages dans les quartiers riches, — au lieu d'y emmancher de charivaris galbeux!

A signaler l'idée rigouillarde d'un prolo, mariole autant que rigoleur. Il est monté au jaspinoir d'une réunion publique et a dévidé son boniment :

« Quand notre mamzelle reinette s'est fait couronner, moi et quantité d'autres prolos nous avons financé, — bon gré, mal gré! — pour tous ses falbalas, les fêtes, les gueuletons, les illuminations et toute la glerie patachonnesque des plein-de-truffes aristocratiques et chameaocratiques.

« Donc, la reinette nous doit une fière chandelle!

« C'est y pas nous qui, depuis que sa mère l'a pondue, l'avons hébergée complé-

tement? Et c'est y pas nous qui continuons à oracher ses appointements?

« Or, il faudrait voir! Pourquoi, étant donné la mistouffe du populo ne se fendra-t-elle pas?

« Qu'elle abandonne aux sans-turbin trois mois de son traitement... C'est le moins qu'elle puisse faire!... »

Rigouillarde! la proposition du gas... Mais, combien bécaasse!

Ce grand dadais ne sait donc pas que les reines sont des goules qui sucent le populo sans se rassasier jamais... Pour ce qui est de les dégorger, il n'y a qu'un moyen : leur coller un lameux bouchon et s'asseoir dessus!

RUSSIE

A bas le militarisme! — Si tous les Russes étaient aussi dessalés que les prolos juifs de Newel dans le district de Witebsk qui, à l'occasion du départ de la classe ont manifesté leur haine du militarisme, le tsar passerait vite au rétamage.

Les gas en question, au nombre de trois cents, ont parcouru les rues en chantant des refrains révolutionnaires et en clamant : « A bas le Militarisme! » chaque fois qu'ils rencontraient un galonnard.

Le malheur est que six de ces manifestants ont été arrêtés.

FLAMBEAUX ET BOUQUINS

—o—

Le *Batailleur*, édité par Henri Dhorr, vient de paraître à Lille (50, rue du Molinel). Son premier numéro, plein de vigueur, fait une riche propagande dans la région du Nord et du Pas-de-Calais, — où il y a bougrement à faire!

— *L'Humanité Nouvelle*, de janvier contient un intéressant article de Keir Hardie, un des plus actifs leaders socialistes d'Angleterre sur la guerre du Transvaal « Guerre de capitalistes anglais et boers. » Il y a aussi, dans ce numéro une « étude », le Moyen-Age et l'Anarchisme dans laquelle l'auteur, L. Garreau, confond affabilité avec surséant de ville et féodalisme avec anarchisme, — après quoi, il s' imagine avoir pulvérisé les idées anarchistes!

Communications

Paris

SYNDICAT LIBRE DES IRREGULIERS DU TRAVAIL ET DES HOMMES DE PEINE. — Dimanche, à 2 heures, au local de la bibliothèque de Belleville, 81, rue Julien-Lacroix, réunion privée de tous les adhérents.

Exposé par le camarade Prost, d'un rapport à présenter au congrès de 1900.

ECOLE LIBERTAIRE, 6, rue de Montmorency. — Ordre des cours :

Lundi : dessin raisonné, Charpentier. — Mardi : littérature ancienne, Hérold. — Mercredi : hygiène, Lucienne Marin. — Jeudi : chimie, Bloch. — Vendredi : littérature (Didot), P. Quillard. — Samedi : l'unique et sa propriété, R. Sanchès.

BIBLIOTHEQUE D'EDUCATION LIBERTAIRE, 26, rue Titon. — Programme de la semaine :

Samedi 27, Charles Albert ; William Morris et ses idées sur l'art. — Lundi 29, Emile Janvion : l'Anarchisme à travers les âges. — Mercredi 31, E. S. R. J. : Le coopératisme devant l'anarchisme. — Samedi 2 février : Léopold Lacour, La famille future.

N.-B. — Les conférences commencent à 8 heures et demie précises. La salle de lecture est ouverte tous les soirs à 8 heures.

BIBLIOTHEQUE D'ENSEIGNEMENT LIBERTAIRE DE BELLEVILLE, 81, rue Julien-Lacroix, ouverte tous les soirs, à 8 heures.

Samedi 27 janvier, à 8 heures et demie, causerie par A. Bloch, sur l'histoire de la terre. — Dimanche 28, causerie par Marchal : Instruction morale et civique. — Lundi 29, Ursus : Origine de l'homme. — Mercredi 30, Louis Guérard : les Crimes et les peines à travers les âges. — Jeudi 1^{er} février, Prudhomme : Contre l'individualisme, Max Nordéau.

Les camarades qui pourraient disposer de livres ou brochures sont priés de les adresser à F. Prost, 81, rue Julien-Lacroix.

BIBLIOTHEQUE D'ETUDES SOCIALES DES EGAUX DU XVIII^e ARRONDISSEMENT, 85, rue de Courcelles, ouverte tous les soirs.

Les lundis et jendis, lecture de bouquins avec commentaires. — Tous les samedis, conférences. — Samedi 27 janvier, Dubois-Desaulie : les Atrocités de Biribi (suite).

BIBLIOTHEQUE D'EDUCATION LIBERTAIRE DU XVIII^e ARRONDISSEMENT, salle Coudere, 1, rue Léon.

Vendredi 26 janvier, causerie par Prost sur

les primitifs de l'Église Reclus. — Dimanche 28 janvier, soirée familiale, causerie par Louise Réville, chants. — Vendredi 2 février, causerie par un camarade.

Adresser toutes communications au camarade Poinçon, 22, rue des Roses.

BIBLIOTHEQUE DES TRIMARDEURS DU XV^e ARRONDISSEMENT, salle Gascogne, 59, boulevard Garibaldi. — Samedi 27, à 8 heures et demie, causerie par le camarade Réville.

GROUPÉ DE PROPAGANDE ANTI-MILITARISTE DE PARIS. — Le groupe a décidé de faire paraître cette semaine le placard relatant l'assassinat du disciplinaire Grenier.

Les camarades et les groupes qui ont souscrit pour ledit placard sont priés de venir le retirer. Le placard sera vendu de 0 fr. 05 les deux exemplaires jusqu'à 50; deux francs le cent jusqu'à 500 et 17 francs le mille.

Banlieue

PANTIN, AUBERVILLIERS, LES QUATRE-CHEMINS. — Les libertaires de ces trois endroits sont convoqués pour dimanche au tantôt, au local du groupe, où un camarade fera une causerie.

SAINT-DENIS. — Les camarades ayant assisté aux réunions du groupe la Pensée nouvelle, les adhérents au Cercle Tolstoï, les initiateurs de la bibliothèque d'éducation sociale sont convoqués pour dimanche 28, à 8 heures et demie du soir, au local provisoire, 2, rue des Poulies.

Départements

AMIENS. — Tous les camarades libertaires sont convoqués pour samedi soir, au Cent de Piquet, faubourg du Ham.

VIENNE. — Le groupe de l'« Ere nouvelle », 6, quai Payot, invite tous les camarades, jeunes et anciens à venir samedi soir à sa réunion. — Importante décision à prendre.

TOULOUSE. — Réunion des libertaires tous les samedis, café des Boulevards, ancien café de France.

PETITE CORRESPONDANCE

Libreta, Versailles. — Sur le premier point, tu as raison : le groupement syndical sera le noyau des groupements de production d'une société libre.

Quant à ton opinion sur le commencement du siècle, elle est erronée. Tu as le tort de confondre un siècle avec un être vivant. La tranche de temps que nous appelons siècle n'a pas d'existence en dehors de notre cerveau. D'ailleurs, pour te fixer définitivement, je vais te citer un exemple : le calendrier révolutionnaire, œuvre de la Convention, en 1793.

Ce calendrier a un AN I qui commença le 22 septembre 1792 et finit le 22 septembre 1793. Il ne vint à l'idée d'aucun imaginaire AU ZÉRO allant du 22 septembre 1791 au 22 septembre 1792!

Le 1^{er} siècle du calendrier révolutionnaire a pris fin le dernier jour de l'an 100 (de même qu'une dizaine n'est complète que quand on a fini de compter dix) et le deuxième siècle a commencé le 1^{er} vendémiaire de l'an 101 (22 septembre).

Applique ce raisonnement au calendrier chrétien et tu trouveras que le XIX^e siècle finit le 31 décembre 1900 et le XX^e commence le 1^{er} janvier 1901.

PETITE POSTE

G. Dieppe. — L. Vienne. — L. A. Trélaté. — F. Toulouse. — P. Breuilles. — M. Feuquières. — V. Ninus. — R. Nouzon. — D. Amiens. — B. Denain. — P. Peyrius. — C. Convoain — reçu timbres et mandats, merci.

SOUSCRIPTION

Pour graisser le tire-pied du Père Pinard

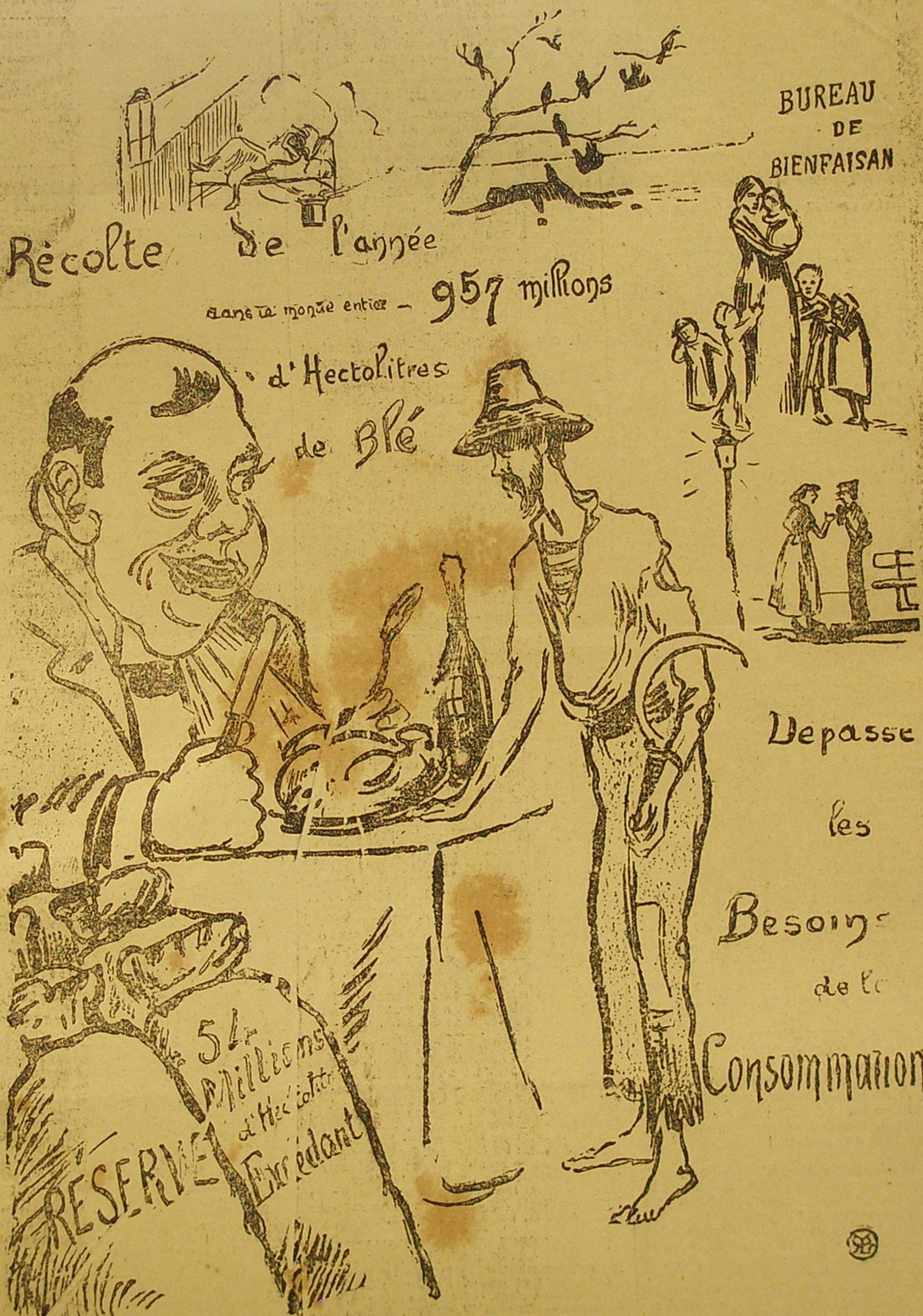
DENAIN (liste de Baillieux), Cartier Edm., 0,50. — Anglebert, 0,10. — Chars, 0,20. — Delcourt, 0,10. — Dulo-doir Léon, 0,20. — Tilmont, 0,20. — Baillieux Henri, 0,20. — Duprez Louis, 0,20. — Henri Rufin, 0,10. — Em. Drancourt, 0,10. — Sckieffer Arthur, 0,50. — Baillieux Léon, 0,50. — Total 3,40.

TRILH-LE-POIRIER (Nord). — Le successeur de Redon, 1 fr. — Un ami à Robespierre, 0 50. — Vive la Sociale, 0,50. — Vive la Révolution, 0,50. — Vive l'Anarchie, 0 25. — Schmitz, frères, 0 25. — Vive la Sociale, 0 25. — Un éprouvé, 0 25. — Un socialiste, 0 25. — Un désabusé, 0 25. — Un capitaliste ruiné 0 25. — Un prolétaire 0 25. — Total 4 fr. 50.

TOULOUSE. — Jean, 1 fr. — Marnet, 0 10. — Léon, 0 25. — Guercy, 0 25. — Goudard 1 fr. — Moi, 0 25. — A. Lafaille, 0 50. — Alexis, 0 50. — Bernadac, 1 fr. — Gaacheu, 0 25. — Dupouy, 1 fr. — Représentation hebdomadaire 0 30. — Vivent les Ostréiculteurs, 0 25. — Vive la Liberté, 0 50. — Représentation hebdomadaire 0 30. — L'initiateur de l'idée de la Verrerie ouvrière, 0 25. Total 8 fr. 25.

L'imprimeur-Gérant, Louis GRANDIDIER
123, rue Montmartre, Paris

LE PÈRE PEINARD, paraît le Dimanche



Récolte de l'année dans la monnaie entière - 957 millions

d'Hectolitres de Blé

BUREAU DE BIENFAISANCE

Depasse les Besoins de la Consommation

RESERVE 54 Millions d'Hectolitres Excédant

- Le blé abonde et on crève de faim. A qui la faute ?
- Aux Accapareurs !

